



Hebdomadaire  
T.M. : 511 913

☎ : 01 44 88 34 34  
L.M. : 2 641 000

NOUVEL OBSERVATEUR

JEUDI 19 MAI 2011

RENCONTRE AVEC LEONARDO PADURA

# Après Castro, le déluge ?

Alors qu'il publie un roman sur l'assassinat de Trotski, l'écrivain cubain raconte et analyse la situation politique à La Havane

**L'Homme qui aimait les chiens**, par Leonardo Padura, traduit de l'espagnol par René Solis et Elena Zayas, Métailié, 680 p., 24 euros.

Qui est Ramon Lopez, cet homme mystérieux qui, à la fin des années 1970, promenait ses lévriers russes sur une plage de La Havane ? Nul autre que Ramon Mercader, l'énigmatique kamikaze qui assassina Trotski à coups de piolet en août 1940 après avoir été mis en condition par les hommes de Staline. Emprisonné, il trouva refuge en Union soviétique où il fut décoré de l'ordre de Lénine, pour finalement s'exiler à Cuba où il finit ses jours, anonyme, oublié. Padura raconte que le grand réalisateur cubain Tomas Gutiérrez Alea avait un jour abordé Mercader, sans savoir qui il était, afin de lui demander ses chiens pour le film qu'il était en train de tourner. Mercader avait accepté, et c'est ainsi qu'on peut apercevoir, au début des « Survivants », ces spécimens uniques alors à Cuba : Gutiérrez Alea n'apprit que bien plus tard



BIO

**LEONARDO PADURA**  
Né en 1955 à La Havane, il est journaliste et écrivain. Auteur d'une tétralogie policière, il vit à La Havane dans la maison où il est né.

La Havane, Cuba

à qui ils appartenait. De passage à Paris pour la sortie de cette fresque fascinante où il raconte à la fois l'errance de Trotski, l'exil de Mercader et la longue souffrance du peuple cubain, Padura s'explique.

**Le Nouvel Observateur Contrairement à d'autres écrivains, vous n'avez jamais quitté Cuba. Quelle est votre situation au regard du pouvoir, dans l'île ?**

**Leonardo Padura** J'appartiens à une génération qui a grandi avec la révolution. Nous avons été écartelés entre deux vérités : celle qu'on nous racontait à l'école, et celle, bien différente, que nous expliquaient nos parents. Pendant la décennie noire des années 1970, marquées par une grande répression au point de vue culturel, beaucoup de figures très importantes ont été marginalisées, réduites au silence. Pour ma part, j'ai commencé à écrire au début des années 1980.

**La chute de l'Union soviétique a-t-elle amélioré les choses pour les écrivains cubains ?**

Un espace neuf, en tout cas, s'est

ouvert pour les créateurs. L'autre facteur a été la crise économique des années 1990, qui a entraîné une paralysie totale des industries culturelles. On a pratiquement arrêté de publier des livres ou des revues. Aujourd'hui, nous sommes à un tournant. Le pouvoir est, je crois, au seuil de changements politiques et économiques radicaux.

**Il était possible, à Cuba, de lire des livres qui n'étaient pas dans la ligne officielle ?**

Ce n'était pas facile, mais on pouvait y arriver. Guillermo Cabrera Infante n'a jamais été republié à Cuba après 1961. Pourtant, tous les écrivains de ma génération l'ont lu. Orwell circulait de main en main. Mais c'est surtout après 1990 qu'on a pu lire des livres sur l'Union soviétique. A partir de 1992-1993, beaucoup d'écrivains ont fui Cuba car on a touché le fond, d'un point de vue économique. Les gens ne pouvaient plus vivre ni a fortiori créer. Dans ces années de paralysie presque totale, j'ai écrit quant à moi trois romans, deux essais, deux livres de journaliste. C'était une réaction presque épidermique à l'apathie ambiante.

**Vous avez été, vous-même, inquiet par le régime ?**

Non. Quand j'ai quitté l'université, j'ai commencé à travailler dans une revue culturelle qui s'appelle « le Caïman barbu ». C'était une revue de l'Union des Jeunesses communistes. Mais je n'étais pas militant, et je ne l'ai jamais été. Pendant trois ans, j'ai été critique littéraire et critique de théâtre. En 1983, à la suite d'une crise interne, j'ai été mis dehors. Mais j'ai aussitôt retrouvé du travail.

**Enfant, vous vous intéressiez aux livres ?**

Quand j'étais jeune, j'ai lu un peu Jules Verne, Alexandre Dumas. A la fin de mes études, je voulais être journaliste sportif, mais l'école de journalisme affichait complet. Pareil pour l'histoire de l'art. J'ai opté pour la philologie. Et j'ai beaucoup lu alors, pour combler, mes manques qui étaient énormes. C'était magique. Je ne retrouverai jamais l'émerveillement que j'ai éprouvé en découvrant les chefs-d'œuvre de la littérature universelle.

Propos recueillis par DIDIER JACOB  
(traduction René Solis)

